

63. François Franquinet (1671-1754) et sa famille, aux origines d'un bel ensemble architectural



Nous sommes le 26 octobre 1733 à Verviers. Le richissime marchand-drapier François Franquinet a fait venir chez lui son notaire pour y rencontrer la prieuse du couvent des dames chanoinesses du Saint Sépulchre et cinq de ses consœurs. Cela fait trois ans environ que la troisième fille de Franquinet, Catherine-Anne, est entrée au couvent des Sépulchrines. Était-elle plus difficile à marier en raison de l'infirmité qui la faisait boiter ? Elle vient maintenant d'atteindre ses vingt ans (elle est née le 6 septembre 1713) et elle s'apprête à prononcer ses vœux sous le nom de Marie Angéline. Elle va donc épouser le Christ et, même si ce n'est pas un mariage à proprement parler, il va de soi que son père doit la doter et c'est de cela dont il est question devant le notaire.

La scène se déroule rue des Raines, dans une maison de la première moitié du siècle précédent, aujourd'hui numérotée 86, classée et injustement connue comme « maison Lambrette » du nom d'un de ses derniers locataires ultérieurs, un modeste menuisier du milieu du XIXe siècle. Mais durant tout le XVIIIe et jusqu'en 1804, cette bâtisse, formant un ensemble avec sa voisine de gauche (n° 86), a été avec celle-ci la résidence principale d'une des plus importantes familles locales. « Il peut paraître étonnant » écrit Paul Bertolet en 1980, « qu'un François Franquinet, à la tête d'une fortune colossale pour l'époque, ait vécu jusqu'à sa mort (1754) dans un bâtiment à pans de bois (alors qu'à Liège bien sûr, mais aussi à Theux, les grandes constructions Renaissance mosane en pierres et en briques n'étaient pas rares) : c'est une caractéristique de cette jeune bourgeoisie montante verwiétoise, elle garde encore longtemps la mentalité de l'agriculteur et continue à vivre assez modestement, sans folie des grandeurs, plaçant davantage son argent dans les rentes plutôt que dans les immeubles. »

Mais la dot que Franquinet va faire pour la future religieuse est destinée, elle, en grande partie à un bel investissement immobilier : en échange de la promesse d'épargner à sa fille toute forme de travail manuel mais aussi intellectuel (pas question qu'elle doive s'abaisser à jouer les maîtresses d'école par exemple), les religieuses obtiennent de Franquinet non seulement une rente viagère pour la nouvelle sœur mais aussi la coquette somme de dix mille florins qui permettra, ajoutée à d'autres, la construction d'une chapelle digne de ce nom pour leur couvent. Celui-ci n'est pas bien loin de la demeure de Franquinet : trois cents mètres à peine à l'ouest, il a été édifié un siècle plus tôt, sur un terrain donné, déjà, par la famille de l'épouse de Franquinet, les Pirons.

Désormais classée, la chapelle édifiée grâce à la « jambe d'or » de Catherine-Anne (suivant une expression qui se serait colportée dans sa famille) est aujourd'hui le seul élément subsistant, sous le nom de chapelle Saint-Lambert, du couvent des Sépulchrines : ce dernier, réaffecté en Collège communal au début du XIXe siècle, disparut dans un incendie en 1873. L'auteur des *Délices du pays de Liège*, Saumery, avait visité les lieux peu après l'inauguration de la chapelle en 1737. « L'église est un vrai bijou », écrit-il alors que les travaux viennent de se terminer : « sa voûte, enduite d'un stuc artistement travaillé, fait un parfait contraste avec le pavé qui est de marbre noir. L'autel est d'ordre corinthien et sa magnificence est admirablement relevée par deux figures au naturel de saint Jacques le Mineur et de saint Augustin. Le retable est enrichi d'un beau tableau, qui représente la résurrection du Sauveur ».

Ainsi que l'écrivait l'architecte communal Paul J. Rensonnet deux siècles plus tard, « à l'intérieur, le majestueux maître-autel au haut et solennel retable, les beaux lambris Louis XIV d'un décor

recherché et tout un mobilier liturgique de qualité font de cette église conventuelle un témoin très expressif du brillant savoir-faire des artistes de notre terroir à cette époque privilégiée ». Le fronton du maître-autel porte les armes de François Franquinet et de son épouse Angéline Pirons.

Cette dernière était née à une centaine de mètres de là, en 1682, à mi-chemin entre le couvent édifié sur un terrain familial et la maison de son futur époux : aujourd'hui numéroté 62 et 64 rue du Collège, l'hôtel de maître de la famille Pirons datait pour partie du XVIIe siècle (le n° 62). A la mort de François Franquinet en 1754, un de ses héritiers utilisa une partie de la fabuleuse fortune de celui-ci (plus de deux millions de florins !) pour agrandir l'édifice en faisant bâtir l'actuel n° 64 ainsi qu'un élégant bâtiment à l'arrière formant une cour intérieure. C'est là que logera l'empereur autrichien Joseph II, venant de Spa, lors de sa visite des principales manufactures verviétoises en 1781. L'ensemble, reconverti au XIXe siècle en orphelinat de filles, abrite aujourd'hui les services de l'échevinat de la culture et du patrimoine. Classé lui aussi, et superbement restauré par la Ville, il subsiste aux côtés de trois pans-de-bois défigurés, presque isolé comme la Grand-Poste qui lui fait face, encerclé de constructions douteuses et de parkings témoignant du massacre du tissu urbain entamé à cet endroit dans la seconde moitié du XXe siècle et poursuivi allègrement depuis jusqu'en ce début du XXIe siècle (avec, à en croire le résultat des élections communales d'octobre 2018, l'assentiment tacite d'une large part de la population verviétoise).



Porte de l'ancien hôtel Franquinet puis

Biolley-Pirons rue du Collège

Tout comme ses deux frères aînés, une des deux sœurs de François Franquinet, Marguerite, née en 1684, avait elle aussi fait alliance avec la famille des Pirons, en épousant Jacques-Antoine Pirons, ce qui l'emmena de l'actuel n° 86 de la rue des Raines ... au n°4, à l'autre extrémité de la grande artère bourgeoise de l'époque. Contrairement à son beau-frère, Jacques-Antoine Pirons tint, lui, à moderniser la demeure familiale (datant du XVIIe siècle) en y adjoignant en 1727 un bâtiment supplémentaire à l'arrière : aujourd'hui propriété de la fabrique d'église St-Remacle, classé et récemment restauré grâce à la ténacité de Jacques Wynants, ce bel immeuble donnant rue des Alliés est connu des Verviétois sous le nom de « maison des vicaires ».

Une dizaine d'années plus tard, c'est un des frères de François et de Marguerite Franquinet, Jean, né en 1669 et également mari d'une Pirons (Anne-Catherine, épousée en 1712), qui fit édifier en 1738 de l'autre côté de la rue des Raines un très imposant hôtel de maître qui restera la plus importante

construction de la rue (Jean parlera de son « château en ville » dans son testament). Au XIXe siècle, il fut mis en vente et transformé (à l'initiative de Marie-Anne Biolley-Simonis) en hôtel pour voyageurs sous le nom d'*Hôtel des Flandres* avant d'abriter des logements mis en location et, au XXe siècle, au rez-de-chaussée, un café bien connu, l'*Austerlitz* puis son successeur *Le canotier*. Toujours debout aux n^{os} 65 et 67, cet édifice majestueux n'est pas protégé mais a été correctement restauré et réaffecté en huit appartements. Avant cela, il fut un temps propriété de la Région wallonne qui avait envisagé, dans les années 1980, d'y installer certains de ses services.



L'ancien hôtel de Jean Franquinet rue des Raines

Les liens entre les familles Franquinet et Pirons furent encore resserrés, en 1729, par le mariage d'une nièce de tous les précités, Elisabeth (fille du frère cadet, née en 1707), avec Jean-Louis Pirons. Leur fille Catherine devait épouser une trentaine d'années plus tard un rejeton d'une autre grande famille verviétoise, Jean-François Biolley. Les époux acquirent deux maisons anciennes, toujours rue des Raines, pour les remplacer en 1757 par un vaste édifice où descendit l'empereur Joseph II lors de son passage à Verviers en 1781. Aujourd'hui hélas, les n^{os} 18 et 20 de la rue des Raines, qui forment l'ancien hôtel Biolley-Pirons, sont divisés en deux propriétés.

La même année 1757, c'est un beau-fils de François Franquinet, Joseph Cornet, qui investit une partie des 365.000 florins hérités de son beau-père dans la construction d'un superbe immeuble, classé depuis comme il se doit, abritant aujourd'hui un des deux Musées communaux au n^o 42 de la rue des Raines. A deux pas, aux n^{os} 46-48, se trouvait un autre édifice du XVIIe siècle qui fut

longtemps lui aussi propriété d'un des frères Franquinet. Mais si la maison de François resta dans son état initial pour parvenir jusqu'à nous, le bâtiment des n^{os} 46-48 fut profondément remanié et modernisé au XVIIIe siècle, ce qui ne l'a heureusement pas empêché de bénéficier lui aussi des honneurs et de la protection du classement.

Après des années d'abandon par son dernier propriétaire et de vains efforts de l'IPW, l'ancienne maison de François Franquinet, au n° 8 donc, vient heureusement d'être rachetée par la ville qui compte installer quatre logements dits d'insertion dans ce qui fut la demeure du plus riche verviétois du XVIIIe siècle. Heureuse et trop rare initiative, mais aussi une nouvelle ironie de l'histoire, après l'épisode des années 1970 pendant lesquelles la vénérable bâtisse du premier millionnaire verviétois abrita les activités d'un centre culturel communiste. Celles-ci lui valurent de bénéficier, durant l'été 1976, d'un chantier de consolidation mené par de jeunes militants de tous les continents animés par plus d'enthousiasme que de professionnalisme. En cette année 2015, l'analyse minutieuse du bâtiment par l'archéologue verviétoise Catherine Bauwens permet de constater, sous les couches d'enduits, de crépis et de papiers peints, que François Franquinet, même s'il ne fut pas un grand investisseur dans l'immobilier, avait néanmoins tenu à améliorer le confort de son intérieur au XVIIIe siècle, par un nouvel escalier menant au bel étage et par une riche décoration murale aux antipodes des apparences de rusticité actuelles.

S'il est bien trop tard pour protéger davantage le peu qui subsiste de cette époque dans l'ancienne « rue des Sépulchrines » devenue rue du Collège, aux trois quarts détruite et rebâtie au XXe siècle, il reste regrettable que le remarquable héritage architectural du XVIIIe légué rue des Raines essentiellement par la famille de François Franquinet (et quelques autres souvent apparentées bien sûr) ne soit pas encore intégralement protégé comme ensemble architectural, et cela vingt-cinq ans après les premiers appels lancés en ce sens par Pierre Bricteux et les premières promesses régulièrement répétées depuis.

Éclipsé au XIXe siècle par les familles Biolley et Simonis, le souvenir des Franquinet-Pirons s'est quasi totalement éteint tant dans leur quartier d'origine que dans le reste de la ville. C'est pourquoi il faut revenir à l'ancienne chapelle des Sépulchrines bâtie grâce à la « jambe d'or » faite à Catherine-Anne en octobre 1733. La générosité paternelle ne fut sans doute pas étrangère au fait que cette dernière devint la mère supérieure du couvent en 1748 et pour une période de douze ans. Devenue « Mère Marie Angéline de St François », Catherine-Anne Franquinet mourut le 26 novembre 1778 à l'âge de 65 ans, après en avoir passé plus de 45 entre les murs du petit couvent que la Révolution anéantirait bientôt. Transférée de l'ancien cloître dans la chapelle lors de l'agrandissement de celle-ci par

Charles Thirion en 1879, la dalle funéraire de Catherine-Anne, décédée un siècle plus tôt, s'y trouve toujours, adossée à un des piliers de l'église. C'est, à ma connaissance, le seul endroit dans l'ancien quartier bourgeois où on peut encore lire le nom des Franquinet.

Freddy JORIS

Orientation bibliographique

- Paul BERTHOLET, « L'étonnante fortune du marchand drapier verviétois François Franquinet (1671-1754) » dans *Bulletin de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire*, 61^{ème} volume, Dison, Lelotte, 1980, p. 137-174.
- Freddy JORIS, *La chapelle St-Lambert et le site de l'ancien couvent des Sépulchrines à Verviers*, Carnet du Patrimoine n° 75, Namur, IPW, 2010.
- Paul-J. RENSONNET, « La rue des Raines à Verviers », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments et Sites*, Bruxelles, 1975, p. 81-112.
- Maurice THUNUS, « Une famille notable de Verviers, les Franquinet » dans *Bulletin des Archives verviétoises*, tome XVII, Stavelot, Chauveheid, 1989.